



/ Bucarest, récits d'une autre Europe

Capitale de la Roumanie, pays entré discrètement dans l'Union européenne en 2007 et dont on ne parle qu'à cause de ses populations roms, Bucarest affiche un charme un peu suranné. Mais que cache-t-elle derrière le miroir déformant du passé et les inévitables attributs du XXI^e siècle ? Andrei Feraru propose son regard d'architecte roumain vivant à Paris.

On dirait que Bucarest est presque une ville européenne. Bien que dépourvue de traces moyenâgeuses, romanes ou gothiques, on y retrouve les mêmes bâtiments Beaux-arts de la fin du XIX^e siècle, déjà éclectiques¹, le même pastiche de l'Opéra Garnier² que n'importe où ailleurs. Une inventive architecture Art déco, et une autre moderne, très vite sûre d'elle-même, des immeubles de plus de dix étages sur les grands boulevards et des milliers de maisons qui composaient le gros du tissu bucarestois de l'entre-deux-guerres. Et une sévère architecture de facture fasciste³, habillée comme il se doit du plus beau travertin. Et puis des milliers de barres et de tours dans des grands ensembles sans fin qui encerclent le centre-ville historique. Des parcs et des jardins, les lacs et les forêts du nord de la ville avec leurs *strands* (hé oui, c'est le mot roumain, *strand*). Des images banales, tellement récurrentes, si européennes. Il y a aussi les églises orthodoxes du XVII^e siècle, souvent très belles (et parfois déplacées dans les années 1980), de rares restes de monastères (Antim) et des auberges (*hanuri*) du XVIII^e siècle, quelque part entre caravansérail et couvent. Et, petite surprise, une architecture différente, « locale », un ersatz « régionaliste critique » de la fin du XIX^e siècle, le néo-roumain, un rien lourd, avec des colonnes trapues, des toitures pointues et des loggias ouvragées, polémique et d'égale présence dans la ville que son contemporain, le décrié « internationalisme ». Les œuvres de Mincu et de ses élèves, monumentales⁴ mais aussi domestiques, déploient le même vocabulaire d'inspiration villageoise et/ou brancovane. Et la deuxième plus grande bâtisse du monde, l'insensée Maison du Peuple et son axe monumental « à la victoire du socialisme » (... « contre le peuple », on rigolait à l'époque), et juste à côté le chantier en cours de la Cathédrale de la Nation, l'homothétie d'une église traditionnelle ayant comme cahier des charges d'être plus vaste que Saint-Pierre (dont elle emprunte et déforme la colonnade) et

plus haute que Sainte-Sophie (le ridicule ne tue pas, on en tient la preuve). Enfin, des tours et des malls et des McDo pour rappeler que nous sommes au XXI^e siècle. Et s'il y a beaucoup de friches et des carcasses vides de toutes les époques, les collages sont inédits, les inventions parfois astucieuses et les écarts souvent pleins de charme. C'est somme toute un rien surprenant, du connu ou presque, comme si... Au fond, ce collage chaotique n'est pas désagréable, il est vivant et décomplexé, souvent même accrocheur.

Chacun pour soi, et la politique confiée aux affairistes

L'AUTRE, MOI-MÊME
Mais on sent intuitivement que ce miroir déformant, que ce « presque » n'est pas un échec mais une posture, qui sert à fabriquer une personnalité par une sorte de critique incorporée, faire « comme si » mais en fait être autrement. Sans construire une culture autre, sans braver, car comment le faire quand on est petit et châtié sans arrêt par l'histoire ? Alors voilà comment : par les petites différences assumées dans l'(auto) ironie ; qui s'accumulent sans cesse, par rapport à tous ceux qui comptent et qui doivent être imités, dans l'urgence, parfois entre l'admiration et la rancune, jadis les Français, aujourd'hui les Américains... Un peuple romain qui en tire sa fierté (une île latine au milieu des Slaves, Hongrois, Allemands, Turcs, Grecs, juifs, etc.) et qui n'a jamais cessé de se ré-romaniser⁵, mais dont la romanité originelle même est un leurre, le fruit d'une colonisation *ex toto orbe romano*, comme le dit Eutropius, et dont, suprême ironie, le conquérant lui-même est le premier l'empereur non-romain, Trajan l'Ibérique⁶. Le Roumain est toujours un peu l'autre, qu'il copie, mais avec distance et (auto)dérision.

LA VILLE VILLAGEOISE
Bucarest n'est pas une *polis* dans le sens de l'*habitus* citadin solidement ancré et partagé que le terme suppose. Si elle en a la forme en dur, l'*urbs*, ses habitants ■■■



Le quartier de Berceni, construit au sud de la ville dans les années 1960

■ n'en ont pas la culture, la *civitas*, car les deux notions sont formulées depuis si peu de générations que les mœurs n'ont pas eu le temps de se consolider. Parlant de la culture roumaine de son époque (à la toute fin du XIX^e siècle), Titu Maiorescu la disait « une forme sans fond » et, un siècle plus tard, on ne peut que nuancer : « une forme connue avec un fond décalé ». La ville est « villageoise », non pas par sa morphotypologie ni par une quelconque agriculture urbaine qui s'y déploierait (elle ne le fait pas), mais par un vivre-ensemble qui en est profondément marqué, l'usage paradoxal des espaces publics et le rapport autiste aux autres ; chacun pour soi, et la politique confiée aveuglément aux affairistes qui réussissent. Le Bucarestois est un villageois déplacé, qui affirme (trop) son identité au mépris de toutes les autres (« ma voiture, mon appartement, de la porte palière jusqu'à la façade »), sans savoir ni pourquoi ni comment devenir citoyen... sauf les élites.

LES ÉLITES

Ou elles restent sur place et importent avidement savoirs et savoir-faire pour se construire une identité, ou bien elles partent pour s'affirmer ailleurs, là où ça compte vraiment, comme Ionesco, Eliade, Cioran, Brancusi, Tzara, Isidore Isou et tant d'autres, migration à tel point banale que ceux qui restent apparaissent surtout comme incapables d'oser le faire. Dans cette construction effrénée de l'identité l'individuelle au frottement de l'étranger, une nouvelle culture « nationale » paradoxale se fabrique actuellement, politique, scientifique, culturelle. À rebours, dans la réplique à l'autre doublée d'autoproclamation

identitaire et d'autodérision. Une identité avec une forme « européenne » contournée par une pratique déliquescence encore phanariote, assumée sur le mode « c'est comme ça ». Les élites actuelles, politiques, financières, people, sont pour la plupart salies par de trop nombreuses turpitudes, magouilles et petites, et trop rares sont les exceptions respectées. Bucarest est la meilleure illustration de cette altérité sournoise, « la copieuse », comme la voit Jean-Louis Violeau (cf. son article p. 63), peut-être, mais qui en faisant ses devoirs se moque de ses profs et parfois, heureusement, d'elle-même.

LA MÉTROPOLÉ RATÉE

De cette altérité périphérique et fragile Bucarest a su construire des rêves. Le projet des princes roumains, au XVI^e siècle, d'un renouveau orthodoxe après la chute de Byzance puis de l'église bulgare⁷ ; le canal Bucarest-Danube, mille fois recommencé mais jamais achevé, l'enceinte de Brialmont, tardive, démesurée et issue d'un d'appel d'offres européen révolutionnaire, enfin les folies de la Maison du Peuple et de la Cathédrale de la Nation. Bucarest a vraiment été une capitale régionale au milieu du XX^e siècle, elle y a cru, et elle est toujours la plus grande agglomération de l'Est européen (dépassée seulement par Athènes). Mais elle ne sait plus rêver d'être la métropole que la géographie et l'histoire exigent d'elle. Ne sait plus rêver de son port au Danube, quand toute l'Europe redécouvre le fluvial. Ni s'imaginer maîtriser son développement urbain, laissant faire le libéralisme le plus sauvage, autiste et politiquement souillé. Stérile. Un exemple parmi tant d'autres : on parle depuis des

De son altérité périphérique et fragile Bucarest a su construire des rêves

décennies d'un aéroport sud, censé équilibrer le quartier historique de Baneasa et le moderne Otopeni, situés tous deux au nord de l'agglomération. Ce qui permettrait de contrecarrer, par une politique volontariste, la paupérisation de la moitié sud de la ville, de réactiver le défunt port de Giurgiu, de développer les indispensables activités logistiques aériennes et fluviales de la capitale. Nelu Iordache, le patron de la compagnie aérienne *low cost* Blue Air, s'est proposé de construire cet aéroport dans sa commune natale, Adunatii-Copaceni, un petit village situé à 10 km au sud de Bucarest. Il a acheté 250 ha de terrain, auxquels il a ajouté les 100 ha de son patrimoine familial pour réaliser une assiette foncière qu'il juge suffisante pour un aéroport lui servant de base. Il a fait la déclaration préalable à la réalisation des travaux en 2010 et, sans que personne ne voie le moindre projet, le ministre des Transports de l'époque, Ludovic Orban, a déclaré que l'État allait réaliser les infrastructures nécessaires, dont le métro, indispensable, livré, main sur le cœur, avant 2012. Effet d'annonce consternant, on peut se demander s'il s'agit d'incompétence et/ou d'un mépris du simple bon sens, car la seule étude d'impact dure plus longtemps ; quant au projet, aux acquisitions foncières, à la concertation et à la construction, n'en parlons plus... Toute l'action urbaine, et plus encore métropolitaine bucarestoise, se résume dans cet incident opaque et grotesque.

Un libéralisme idéologique délivre ses leçons glaçantes

POLITIQUES

Lundi 25 mars 2013, une « réunion publique de concertation » a lieu en début d'après-midi à l'Hôtel de ville, concernant le marché Matache et le projet municipal de l'axe Berzei-Buzesti⁸. On discute, les fonctionnaires tergiversent, l'avis de classement monument historique s'est égaré, l'opposition associative rappelle que le procès contre la démolition du marché a été gagné et que l'avis de classement du ministère de la Culture est bien réel, elle en a la copie⁹. Bien après minuit, alerte sur nos iPhones, « ils démolissent ». On y va, et c'est vrai. Le dernier bâtiment tombe, non seulement emblématique en soi, mais qui plus est dans des conditions d'illégalité

flagrantes, au milieu de toute une zone démolie sans aucune retenue sur le tracé de la nouvelle voie, une plaie béante, un petit Homs [ville martyre de la guerre actuelle en Syrie]... Mais tout le monde trouve ça bénéfique pour la ville, un boulevard deux fois deux voies, et le tram, génial. Les bâtiments détruits, du domestique banal du XIX^e siècle et un marché déliquescence, ça ne compte pas. Quelques « irresponsables » s'y opposent et s'accrochent à ces vieilleries, « et des étrangers, mais ils ne comprennent rien ». Que le Bucarestois lambda ne perçoive pas (encore) l'inutilité d'un tel projet, soit. Qu'il soit en désamour instinctif de sa ville après quatre décennies de destructions sauvages, deux décennies de récupérations (tout aussi sauvages) de biens immobiliers et de manque de politique urbaine, passe encore. L'idéologie du gommage du passé par les démolitions en cours équivaut, à un « faisons table rase pour l'avenir ». Mais que l'« expertise » savante ne tienne compte ni du retour d'expérience des voies rapides occidentales des années 1970, ni de la valeur patrimoniale du bâti, c'est inquiétant. Et, plus grave encore, cela éclaire sur l'iniquité des politiciens qui font semblant de négocier pour mieux truquer, qui vendent des parcs, des forêts et des pépinières municipales réputées inconstructibles, qui fournissent à la ville les bordures en granit de leurs entreprises... Les « formes sans fond » de Maiorescu sont maintenant la concertation, les rapports d'expertise et les appels d'offres... tous truqués. Comment faire confiance à ces dirigeants pour qui le « bien public » est un slogan/bouclier pour mieux s'enrichir, sans contre-pouvoir aucun ?

LIBÉRALISME ET... SITUATIONNISME

Et pourtant cette ville a tellement de choses à raconter, surprenantes, inattendues. D'abord son solide héritage résidentiel du communisme, soldé en quasi-totalité à la fin des années 1990 aux anciens locataires sociaux. Ce qui donne une ville figée de classes moyennes et basses, qui s'accrochent tant qu'elles peuvent, toutes générations confondues, à ce fragile patrimoine. Et les solidarités presque villageoises qui s'y nouent. Ensuite, un libéralisme idéologique qui délivre ses leçons glaçantes, du pillage de l'héritage étatique communiste aux pires spéculations foncières et immobilières actuelles. Les alliances coupables de politiciens et d'oligarques, dans l'absence orchestrée de tout règlement urbain digne de ce nom, de toute politique urbaine du bien commun, de toute ambition sociale ou écologique. Enfin, les résistances. Les plus démunis et fragiles se laissent aller à l'abandon, ou alors ils trouvent des parades des plus inattendues dans des baraques improvisées sur les trottoirs. Ou encore ils sont rejoints par les artistes et par des activistes de tous horizons et organisent de vraies poches de résistance active. Des réactions paradoxales commencent ainsi à s'organiser, si inattendues dans la culture bucarestoise du fatalisme et de la soumission. C'est un jeu d'acteurs inhabituel, des nouveaux rapports de forces, où la pauvreté de plus en plus massive et extrême essaie de faire face à la violence cynique de l'alliance d'un pouvoir corrompu et d'une finance aveugle. Résister, souvent en souriant, en se construisant, par une ■■

La maquette de la future cathédrale





Vente à la sauvette de produits maraîchers

■ praxis presque situationniste, une nouvelle existence hors normes.

LES ORTIES

Le marché Amzei, le plus chic, au centre de Bucarest, est fermé depuis six ans. On ne sait pas très bien pourquoi il ne rouvre pas, car le nouveau bâtiment, d'assez bonne facture, a été achevé il y a deux ans. Au printemps 2013, de passage à Bucarest et d'humeur sentimentale, j'achète de jeunes orties pour faire une purée à l'ail, un rituel bucarestois, qui est aussi le mien. La femme qui me les vend dans le coffre de sa Dacia vient d'Adunatii-Copaceni, tiens, tout comme Nelu Iordache, le patron de Blue Air, mais aussi comme la société de construction Romstrade-Monteadriano.

Une enquête est actuellement en cours sur un détournement de fonds publics dans la construction d'une autoroute en Transylvanie, et la collusion avec l'ancien ministre Ludovic Orban est si évidente que de la Direction nationale anticorruption (DNA) est passée à l'action. Mais, au-delà de ces personnages publics, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le rôle trouble d'un inévitable associé invisible ; italien, portugais ? « Romstrade » comme « Italstrade » ? et qui est-ce, ce « Monteadriano » ? car j'ai lu mon Saviano, moi¹⁰. D'où viennent et où vont ces dizaines de millions qui se baladent entre politiques et oligarques ? Et, plus triste encore, pas de nouvelles de l'aéroport sud, de l'autoroute et du métro, de Giurgiu et de son port... Un gros pan d'un nécessaire projet métropolitain disparaît ainsi.

Pas de nouvelles non plus de la zone métropolitaine bucarestoise (ZMB), vrai projet métropolitain porté dans les années 2000 par Vasile Gherasim, politicien passé des socialistes aux libéraux avec son idée, devenue du coup « de droite » sans qu'une seule ligne en soit changée. La métropole était enfin esquissée, relativement ambitieuse, avec une vraie gouvernance, même si d'une complexité

byzantine afin de satisfaire toutes les baronnies. Mais c'était la première proposition enfin crédible. Suivie de la proposition polémique du clan adverse mené par Adrieau Videanu, l'ancien maire, comment faire autrement, et puis d'une autre, plus timide, et puis plus rien. Le miroir déformant de Bucarest, c'est aussi faire passer le bon sens pour du non-sens.

Je touille à petit feu mes orties (au beurre et à l'ail vert finement coupé), et je pense à ces villages maraîchers autour de Bucarest, phagocytés par l'étalement chaotique de la capitale. Un projet métropolitain volontariste pourrait encourager la synergie bâti/agriculture et gérer intelligemment la frange urbaine. L'agriculture « bio » de proximité pourrait ainsi s'immiscer dans la ville autrement que dans les coffres arrières des Dacia et s'afficher explicitement à la fois comme alternative économique viable et comme forme urbaine visible. Une ville à la centralité dense en son cœur, non pas des banlieues mais de vrais villages, des vergers, des champs et des jardins, comme l'imaginaient déjà Iorga et Dem. I. Dobrescu¹¹, une version customisée d'une *garden city* vernaculaire que plus personne n'a l'audace de reprendre. Un sujet désormais ignoré, la métropole, se fabrique au fil de l'eau, dans l'opacité d'initiatives partisans et au bénéfice d'acteurs à peine visibles. Et même si Bucarest sait rattraper le coup, comme toujours, péniblement, en y laissant des plumes, avec des rancœurs tenaces qui fermentent, elle passe actuellement à côté d'une occasion exceptionnelle d'obtenir une reconnaissance européenne. Et les cris indignés de l'identité bafouée ne sauront pas pallier cette occasion ratée, une de plus.

Tout à mes tourments, j'ai raté les orties cette année, trop cuites, sans goût. / **Andrei Feraru**

- ① Œuvres de Cassien Bernard, Albert Galleron et de Paul Gottureau.
- ② Projeté et construit par Dimitrie Maimarolu, entre 1911 et 1923.
- ③ Notamment, de Duiliu Marcu : l'Académie militaire (1937-1939), le Conseil de ministres (1937-1944, réhabilitation en 1952).
- ④ L'Hôtel de ville, de Petre Antonescu (1906-1910) et l'actuel Musée du Paysan, de Ghyka-Budesti (1912-1939).
- ⑤ La dernière fois en 1990, sur des règles d'orthographe (« î » au lieu de i ou « â » au lieu de « a », etc.), pour marquer la « sortie du communisme ».
- ⑥ Lucian Boia, *De ce este România altfel ? (Pourquoi la Roumanie est-elle autrement ?)*, Editions Humanitas, Bucarest, 2012. Sauf si l'on accepte l'ironie suprême de la thèse du dac comme proto-roumain...
- ⑦ Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance* [1935], Balland, 1992.

- ⑧ Matache est la clé de voûte d'un projet d'infrastructures, un boulevard urbain nord-sud comportant un tramway sur le tracé des rues Buzesti/Berzei. Ce projet initié à la Faculté d'urbanisme et développé par Constantin Enache, porté par le maire de Bucarest Sorin Oprea, a été attaqué, notamment par Hanna Derer et les jeunes architectes autour de Serban Sturdza, en raison des (trop importantes) démolitions qu'il implique, en particulier celle du marché Matache, un des derniers témoins de l'architecture commerciale du XIX^e siècle.
- ⑨ Scène racontée par un témoin, Andrei Pippidi, professeur d'histoire à la Faculté de Bucarest, in *Dilema Veche (Le vieux Dilemme)*, n° 476, 3 avril 2013.
- ⑩ Roberto Saviano, Matteo Garrone, *Gomorra. Dans l'empire de la Camorra*, Gallimard, 2007 : les impressionnants investissements de la Camorra en Roumanie et en Pologne et le nombre de repris de justice recherchés par Interpol et qui s'y planquent, intouchables.
- ⑪ Nicolae Iorga, *Istoria Bucureștilor* [1939] (*L'histoire de Bucarest*), Editura Vremea, 2008 ; Dem. I. Dobrescu, *Viitorul Bucureștilor [Le futur de Bucarest]*, 1934, in Andrei Pippidi, *București, istorie și urbanism*, Domino, Bucarest, 2002. Des visions à peu près concordantes, un centre-ville urbain et intense, aux formes et couleurs italiennes, et des villages à l'ancienne tout autour...

/ L'urbanisme bucarestois

Retour sur une histoire mouvementée et parfois brutale.



Démolition dans le quartier du marché Matache

de l'hôpital Colțea. Le centre historique est encerclé par l'anneau des tours et barres de l'époque « communiste » où habitent 80 % des Bucarestois, propriétaires à 95 % de leurs logements ; ce qui rend la ville particulièrement inerte du point de vue résidentiel.

UNE VILLE QUI RÉTRÉCIT

Dans les années 1980, la délirante Maison du Peuple des époux Ceausescu est hissée sur la plus haute colline, Dealul Spirii, et devient, avec ses 350 000 m² de planchers, le deuxième plus grand bâtiment au monde après le Pentagone. Tête de perspective d'une composition néo-classique simpliste d'un kilomètre et demi de boulevard monumental, le tout sur la *table rase* après démolition sauvage de plus de 500 ha de ville historique. Fièrement adoptée par les Roumains (et par les touristes : premier objectif roumain en termes de visiteurs !), elle abrite actuellement le Parlement mais aussi le Musée national d'art contemporain (MNAC).

Sixième ville européenne, Bucarest comptait en 1990, à la chute du communisme, 2,5 millions d'habitants. Dix années plus tard, ils n'étaient plus que 2,1 millions et la ville a encore perdu plus de 300 000 habitants au cours de la décennie suivante. Officiellement, en 2011, Bucarest compte 1,8 million d'habitants *intra muros*¹.

Après la chute du communisme en 1989, le tournant libéral a gommé toute contrainte réglementaire. Les lois foncières et d'urbanisme encouragent « l'initiative privée » et ouvrent la voie à une architecture maximaliste à l'échelle parcellaire, traduite dans des plans d'urbanisme de zone (PUZ) qui se substituent, *légalement*, aux directives du plan urbain général (PUG) ; un non sens qui ouvre explicitement la voie à la spéculation foncière et immobilière et aux guerres claniques « réglementaires ». Conséquence, les zones vertes « protégées » sont massivement loties, les zones industrielles sont mises brutalement en friche en vue d'opérations immobilières, des tours s'élèvent dans des quartiers résidentiels voire même contre des monuments historiques, qu'elles mettent souvent en danger.

Mélange bigarré de pauvreté et richesse, de Bucarestois qui émigrent et d'étrangers qui s'y installent, avec son patrimoine décrépi quand il n'est pas tout simplement détruit, la ville commence à prendre conscience de sa dérive. La Mairie, qui n'affiche pas de programme clair mais exprime de grandes ambitions édilétaires, est désormais confrontée à une société civile de plus en plus vigilante et active. Un nouveau PUG est à l'étude, « révolutionnaire »², censé donner une réelle orientation au développement et enrayer les dérives spéculatives. Si l'heure de la concertation citoyenne n'a pas encore sonné, elle paraît néanmoins s'approcher... / **A. F.**

Capitale de la Valachie depuis 1715, le gros bourg de 60 000 habitants des années 1830 a commencé à se dessiner sous l'impulsion du général russe Kisseleff, lors d'un compromis avec l'ancien suzerain ottoman. La « série noire » de 1831 (tremblement de terre, grand incendie et inondation meurtrière) a confirmé l'urgence de l'entreprise. Devenue en 1862 la capitale des Principautés unies, la ville entame une vigoureuse croissance (le million d'habitants est atteint au début du XX^e siècle).

La vague réglementaire de la fin du XIX^e siècle a essayé de dessiner une ville cohérente et viable. Le concours international de 1907 est suivi par un premier schéma directeur élaboré par les services municipaux sous la direction de Cincinat Sfințescu qui définit Bucarest comme une synthèse de centre dense et réglé d'inspiration haussmannienne et une ceinture verte à l'air anglo-autrichien. Fini en 1914, il est adopté à la fin de la guerre, mais sans être réellement appliqué ; jugé déjà passéiste par les jeunes urbanistes « modernes » G. M. Cantacuzino et Duiliu Marcu, il est remanié et adopté dans une mouture plus radicale en 1940, quand la ville compte un million et demi d'habitants.

Quelques gestes volontaristes marquent la morphologie. Tout d'abord « La Grande Croisée » des boulevards centraux est-ouest (édifiés à la fin du XIX^e sur le mode opératoire haussmannien) et nord-sud, taillés dans les années 1930, plus grand boulevard européen d'architecture moderne et Art déco. À leur intersection, une série de places : celle de l'université et de l'Institut d'architecture, celle du Théâtre national et de l'hôtel Intercontinental, enfin celle

① Pour la zone métropolitaine (ZMB) qui couvre 5 000 km² jusqu'au Danube, l'estimation officielle est de 2,5 millions et l'officiieuse de 3,5 millions.

② Propos récents de son auteur, Tiberiu Florescu, jeune doyen de la faculté d'urbanisme de l'Institut Ion Mincu de Bucarest.